

Patrick Valas

Les paradoxes de l'enseignement dans la psychanalyse¹

Inscrivant la formation des psychanalystes dans la tradition freudienne d'une *Universitas Litterarum*, Lacan nous dit que ce sont des contingences extérieures, témoignant d'une dégradation de la psychanalyse qui l'ont poussé au choix forcé d'avoir à enseigner. Ce n'était pas son penchant premier. Il l'avoue même en des termes qui peuvent surprendre venant de quelqu'un qui enseignait depuis vingt-cinq ans. C'était le 8 février 1977, dans une leçon non publiée du séminaire intitulé étrangement *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*.

Il fait cette remarque : « Quelle est cette force démoniaque qui pousse à dire quelque chose, à enseigner, c'est ça le surmoi². »

Cette remarque n'est pas sans faire résonner la position de Socrate par rapport à sa voix démoniaque.

Lacan rappelle que l'école qu'il a fondée est à entendre au sens que ce terme avait dans l'Antiquité, et plus spécifiquement chez les stoïciens.

On savait encore à l'époque que toute pédagogie est en défaut, moyennant quoi, d'ailleurs, toute attitude pédagogique comporte toujours un caractère profondément méchant.

Dans ces écoles de l'Antiquité grecque, il s'agissait essentiellement non pas de recevoir des connaissances au titre d'une information sur des connaissances, mais de se donner une formation dont la visée était de se forger un style de vie qui ait des effets dans la quotidienneté de chacun. C'était moins compilation de connaissances que rapport singulier de chacun au savoir.

Lacan s'est toujours présenté comme un qui s'est laissé enseigner toute sa vie, précisant aussi que même si quelque chose vous a été enseigné, cela ne veut pas dire pour autant qu'il en résulte un savoir³.

¹ Intervention effectuée le 18 janvier 2003 à l'IPT, dans le cadre d'une demi-journée de l'EPSF consacrée à l'enseignement.

² J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 8 février 1977.

³ *Id.*, « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 292.

Nous avons là deux termes, savoir et enseignement, qui pour lui ne vont pas de soi ensemble. C'est un paradoxe qui sera sans cesse réinterrogé, de façon de plus en plus aiguë.

Mais tout ce qu'il enseigne, affirme Lacan, lui vient de sa pratique, l'expérience lui prouvant que cette production la plus folle n'est pas enseignable. La psychanalyse n'étant pas transmissible, comment résoudre cette difficulté ?

Lui, il enseigne pour s'instruire, et il forme son auditoire à l'entendre. Stricto sensu, tenir un enseignement, même si on n'enseigne rien, c'est pour le sujet le faire à ses risques, l'école n'oblige personne à s'exposer, et si elle n'encourage personne à le faire, elle doit s'efforcer au moins de ne pas décourager celui qui se lance dans une telle aventure.

Lacan ne manque pas de rendre à l'occasion hommage aux maîtres qu'il s'est choisis, ainsi qu'à tous ceux à qui il fait de larges emprunts dans le champ de toutes les formes de savoir — depuis le savoir-faire de l'artisan, notamment le potier qui fait gémir le vase qu'il est en train de façonner, jusqu'au savoir scientifique, sans omettre de saluer au passage Petit Jean, marin pêcheur breton qui lui a permis de saisir la schize du regard et de l'oeil (champ de la vision). Mais c'est à la lecture de Freud, « notre père à tous dans la psychanalyse », comme il le nomme, qu'il s'attache le plus, pour lui donner une suite non pas originale mais logique.

Un psychanalyste, responsable de tant de destinées humaines, doit savoir s'inscrire dans la subjectivité de son temps. De ce fait, il a un devoir de savoir où se conjuguent la soif de connaître et le désir de savoir. C'est sur ce dernier point que le discours freudien apporte du nouveau, pour autant que le désir de savoir ne peut advenir que par la cure psychanalytique. De l'enseignement, comment la psychanalyse éclaire-t-elle l'horizon, ses moments féconds, ses difficultés spécifiques, ses impasses, ses dérives, ses voies d'accès, ses paradoxes, ses résultats et ses effets sur le sujet ?

Il faut saisir ici que chaque texte de Lacan ou les leçons de son séminaire correspondent à des conditions différentes, ils sont tantôt écrits, tantôt parlés et « re-écrits ». Le style dépend de son auditoire, c'est sa définition même : « Le style c'est l'homme, en rallierons-nous la formule, à seulement la rallonger : l'homme à qui l'on s'adresse⁴ ? »

Textes ou leçons, à sa problématique surdéterminée, et même s'ils s'inscrivent dans un programme plus large, chaque élément a son unité

⁴ *Id.*, *ibid.*, « Ouverture de ce recueil », p. 9.

interne dont le contenu notionnel ne vise pas à faire ensemble avec d'autres éléments pour produire un système, voire une conception du monde. C'est leur mise en série, en sériel, en sérieux, d'un gai savoir qui donne consistance au discours freudien.

Pour le dire de façon lapidaire, l'enseignement de Lacan vise avant tout à produire des effets de formation de savoir pour qui veut bien l'entendre. Il ne cherche pas à convaincre, con ou pas⁵, parce que si la psychanalyse est un remède contre l'ignorance, elle ne peut rien contre la connerie⁶.

Je vais essayer de vous le faire saisir ce soir.

Le malentendu étant de structure et l'écrit toujours confusionnel, ce n'est pas de hasard seulement que vous avez pu remarquer comment Lacan s'arrange toujours pour ne pas être compris trop vite, il se vante même du pouvoir « d'illecture » de ses textes.

Il organise de façon délibérée l'illisibilité de ses *Écrits*, pour que le lecteur ne puisse y entrer qu'en y mettant du sien, c'est-à-dire engage son désir. Par cet artifice didactique, il dérobe ses textes à la prise du commerce culturel, soit à la pourriture de notre temps — c'est ce qu'il épingle du terme de *poubellication*. Ce sera pour lui un souci constant, on verra plus loin pourquoi.

Quand il a accès à un média qui lui donne l'occasion de toucher un très vaste public, bien au-delà de ses « séminaristes », loin de faire de la vulgarisation, au contraire il accentue les difficultés. On peut le constater avec *Télévision* ou *Radiophonie*⁷, interventions nommées du nom propre du média qui leur donne support.

Michel Foucault avait pointé cela, il donnait raison à Lacan de faire ainsi, parce que cela lui donnait plus de chances de produire des effets de formation de savoir à ceux qui pouvaient l'entendre — « A bon entendeur, salut ! »

⁵ *Id.*, séminaire *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 50.

⁶ *Id.*, séminaire *RSI*, inédit, séance préliminaire du 19.11.74.

⁷ Je sortirai cette année deux cd-rom de ces interventions. Pour *Télévision*, je conseille de n'écouter que la bande sonore. En effet, j'estime que Benoît Jacquot, esthète trop maniériste sans doute, manque l'essentiel en le filmant. L'éclairage est glacial, le décor encore plus froid, anonyme. Lacan semble mal à l'aise, il est habillé comme un pingouin, sa gestuelle est saccadée. Alors que la bande sonore garde le ton du séminaire. Ce n'est pas un acteur, son séminaire n'est pas une mise en scène, mais le lieu du dire d'un psychanalyste qui enseigne en position d'analysant, son auditoire étant pris pour une femme à laquelle il s'adresse, sans le moindre espoir d'être entendu.

L'adresse est fort subtile, « je parle aux non-idiots », les psychanalystes, dont il considérait que pas-tous étaient des non-idiots⁸. Tous voulaient l'être forcément à ouvrir d'autant plus leurs esgourdes, pas que les psychanalystes. Ils étaient donc plus nombreux dès lors que l'auditoire était plus vaste. Cela va dans le sens de son élaboration de *La lettre volée*. Lorsqu'il s'adresse à une foule, il sait qu'aucun groupe, ni personne, ne pourra l'entendre. En revanche, seul le sujet est le destinataire de la lettre, elle lui parviendra toujours. Il peut prendre acte de sa réception, sans la comprendre et même sans la lire, y répondre à l'occasion. Le sujet n'est pas à confondre avec la personne ou l'individu, le sujet c'est le sujet divisé, barré par le signifiant (S1 pour un autre signifiant S2), ce qui s'écrit selon la formule du mathème définissant le signifiant de la façon suivante :

$$\left. \begin{array}{l} \frac{S1}{\$} \longrightarrow \frac{S2}{a} \end{array} \right\} \text{ discours du maître} = \text{ discours de l'inconscient.}$$

Ce qui se lit : le S1 représente le sujet barré \$ qui en est l'effet pour un autre signifiant S2, qui ne le représente pas, mais dont se produit un reste dit objet *a*.

La lettre est à prendre ici comme le signifiant d'un savoir dont sort le sujet. Il en est l'effet, mais à y entrer aussitôt, dans ce savoir, sous la bannière de l'autre signifiant⁹. Lequel ? Peu importe qui sait, du moment que ce signifiant se sache de lui-même — c'est pourquoi les suites sont incalculables.

Autrement dit, dans la saisie au vol de la lettre, c'est le cas de le dire, une formation de savoir se produit pour le sujet, en ce moment d'ouverture à son désir. Rien n'a été transmis, pas même la lettre qui y était déjà. Pas d'information, pas d'explication, ni de compréhension. Ce qui est obtenu est un gain de savoir, sur l'Autre déjà là, son seul lot de savoir pour le sujet. Ne vous semble-t-il pas que le savoir est passé en acte, plus même, que le sujet n'a pu être enseigné qu'à la mesure de son savoir ?

Cette formation de savoir ainsi obtenue s'homologue à celle que produisent le mot d'esprit, l'interprétation et le décryptage du rêve. Cela se lit dans ce qui se dit, dont la version se traduit à partir du dictionnaire que chacun a dans la tête — soit l'association libre.

⁸ L'idiot, c'est celui qui veut jouir tout seul sans passer par le désir de l'Autre. Le débile mental, c'est différent : dans la psychanalyse, on désigne par là le sujet qui n'est pas solidement amarré au moins à un discours, de sorte qu'il reste à flotter entre les discours.

⁹ Il s'agit ici d'une quasi-paraphrase du texte de Lacan.

On saisit bien que peut en résulter une subversion du sujet par rapport au savoir qui l'habite au titre d'être le savoir de l'Autre. L'Autre étant le lieu de l'inconscient. Ce n'est pas pour autant subversion du savoir, mais renouvellement de sa question qu'apporte le discours freudien¹⁰, en ceci que la jouissance de son exercice est la même que celle de son acquisition. Ceux qui s'exposent à en parler en public peuvent en témoigner. C'est peut-être la raison essentielle de ce pourquoi l'on se met à enseigner. Cela ne veut pas dire que l'on enseigne quoi que ce soit. Autrement dit, que l'enseignement serait transmission de savoir. Il se pourrait bien, plus souvent qu'à son tour, que l'enseignement soit un obstacle à la conquête du savoir.

Mais le plus important est que la valeur de ce savoir se démontre tenir plutôt à son usage qu'à son échange. C'est la raison pour laquelle Lacan est si sévère avec le discours universitaire qui est dans un rapport d'antipathie avec la psychanalyse. Il interprète comme un lapsus énorme le tronçonnage en unités de valeur qu'opère l'Université réformée où s'avoue que l'on livre le savoir aux lois du marché, alors que l'Université devrait se faire garante du savoir pour la formation du sujet. Je n'en dirai pas plus sur ce point pour revenir à notre affaire.

Nous pouvons avancer que notre discours, soit le discours analytique, celui que met en jeu la pratique, le discours analytique ne tiendrait pas si le savoir exigeait le truchement de l'enseignement. Sinon la pratique analytique n'aurait pas lieu d'être. Elle pourrait même être court-circuitée, c'est bien ce à quoi on ne manque pas de s'employer à l'occasion, quitte à pasticher ou à plagier la psychanalyse — ce sont souvent les psychanalystes eux-mêmes qui participent de cette dérive, avec les conséquences que l'on sait : le ravalement de la découverte de Freud pour un usage dont la visée est de redressement orthopédique du moi.

Heureusement l'acte analytique nous préserve de l'enseignement. Il est clair que du rapport du savoir à la vérité prend vérité dans l'acte analytique que se produisent des signifiants maîtres. Cette production est non enseignable comme telle, comme chacun peut l'éprouver à se rendre compte combien il est impossible d'en parler tout cru avec d'autres collègues, même bien intentionnés — ce qui est très rarement le cas.

¹⁰ On fait usage du terme de discours comme lien social dont la formule est donnée par un mathème fondamental de la psychanalyse — on verra dans une prochaine leçon ce que signifie la notion de discours pour la psychanalyse.

Se laisser enseigner par la pratique analytique, c'est reconnaître que l'enseignant est dans le sujet. Il en est de même dans d'autres discours qui donnent à l'enseignant un statut propre à chacun d'eux en fonction de la place qu'il occupe.

Pour le discours analytique qui nous occupe, l'enseignant se loge au niveau de l'analysant. Cela va très loin, puisque c'est lui en définitive que nous reconnaissons comme le sujet supposé savoir, en conséquence de quoi le transfert, c'est celui du psychanalyste. Il faudra bien sûr en dire plus sur cette conception la plus extrême de la Chose freudienne. Après tout, toute l'oeuvre de Freud témoigne combien il est impliqué dans son désir. Lacan y est venu logiquement : « Pas moyen de me suivre sans passer par mes signifiants », dit-il.

Il apparaît donc qu'interroger le désir de l'enseignant n'est pas un mauvais biais pour interroger le désir de l'analyste. Cela a valu à Lacan quelques bricoles quand il a commencé à s'interroger de plus près sur le désir de Freud. On peut s'en étonner, d'ailleurs, dans la mesure où le discours analytique est agencé par la cause du désir du sujet. Ce que méconnaît radicalement le discours universitaire.

Donc on sait cela, on sait aussi quoi vient à être analysé. Si on le sait, pourquoi ne pas le dire ? Reste à savoir si on peut l'enseigner ?

Pour ce faire, Lacan a pris pour support la formalisation logique du discours de la science — qui est, soit dit en passant, agencé par le sujet. C'est donc bien le discours de l'hystérique qui, à mettre au travail les signifiants maîtres (S1), en produit un savoir enseignable (S2). C'est le seul discours qui produit un savoir et c'est à écouter les hystériques que Freud en a fait le miel de sa découverte.

Mais la façon dont se formalise la vérité dans la science n'est pas sans mettre en question les rapports du savoir à la vérité que le discours analytique est censé interroger.

Si ce soir j'ai pu faire entendre :

1. que je ne peux être enseigné qu'à la mesure de mon savoir,
2. que le savoir est plus répandu que l'enseignement se l'imagine,
3. que l'enseignement n'est pas forcément transmission de savoir,

j'aurai atteint ma visée, par mes embrouilles apparentes : faire passer un bout de savoir en acte.

Pour ma part, je prétends moins donner à Freud ou à Lacan une suite logique, voire originale, que de rester à leur enseigne qui me précède encore, m'efforçant d'ouvrir quelques entrées qui puissent rendre plus aisé à d'autres l'accès à leur discours.

Par contre il y a une expression qui me tape sur le système et dont j'aimerais pouvoir régler le sort définitivement. Pour y parvenir, je vais vous laisser sur une citation de Lacan qui me fait énigme, faisant appel à votre sagacité pour la résoudre. Je l'ai prélevée sur un texte de lui, jamais publié à ma connaissance, intitulé « D'une réforme dans son trou ».

On lui avait demandé son avis sur la réforme de l'Université proposée par Edgar Faure aux lendemains qui ne chantaient plus de Mai 68. Ce texte devait être publié à la rubrique « Libres opinions » dans *Le Monde* du 2 février 1969. Or Lacan commence par écrire qu'il n'y a pas de libres opinions — est-ce la raison pour laquelle il n'a pas été publié ?

Quoi qu'il en soit, dans ce texte il s'en prend à ceux qui obscurcissent et se présentent comme les propriétaires du savoir, essentiellement les universitaires. Lacan veut leur assener quelques vérités premières qu'il exprime en ces termes : « Le savoir ne s'acquiert pas par le travail, et moins encore la formation qui du savoir est l'effet. Ce qui n'est nullement dénier le savoir du travailleur, voire si l'on veut du peuple, mais affirmer que pas plus que les savants, il ne l'acquiert par son travail.

« Galilée, ni Newton, ni Mendel, ni Gallois, ni le mignon petit James D. Watson ne doivent rien à leur travail, mais à celui des autres, et leurs trouvailles se transmettent en un éclair à qui a seulement la formation qui s'est produite de courts-circuits du même ordre, et numérisables, même si l'ennui scolaire en a éteint la mémoire.

« N'importe quelle mère de famille sait que la lecture est un obstacle à son travail, le premier manoeuvre venu que c'en est l'échappatoire, l'ouvrier communiste qu'il y prend ses lettres de noblesse. »